

Lauréats des concours 2017

**NOUVELLES
POÈMES**

**Génération, Héritage,
Message, Mémoire, Porte**

Avant-propos

Pour la 8^e année consécutive, la Communauté de communes Terre de Camargue a organisé, avec son Réseau de lecture publique, un concours de nouvelles et de poèmes.

Le thème de cette année était : « Imaginez un texte incluant les cinq mots suivants : *génération, héritage, message, mémoire, porte* ».

Dans la catégorie Nouvelle :

- 1^{er} prix : Frédéric GRESSENT (Prades-le-Lez)
pour « *L'infernale fratrie* » p. 5
- 2nd prix : Jean-François AUBERT (Caumont-sur-Durance)
pour « *Tunnels* » p. 14

Dans la catégorie Poésie :

- 1^{er} prix : Michèle CASTELLA (La Grande-Motte)
pour « *Les âmes dansantes* » p. 20
- 2nd prix : Micheline NOEL (St-Laurent d'Aigouze)
pour « *La mémoire effilochée* » p. 22

Catégorie « Coup de chapeau » :

- Maëva CANAVAGGIA, 13 ans (Beaucaire) p. 24
pour « *Souvenirs d'une porte* »
- Lola CANAVAGGIA, 11 ans (Beaucaire) p. 26
pour « *La vie* »
- Noémie PARIENTE, 14 ans (Aigues-Mortes) p. 28
pour « *L'horloge temporelle* »

1^{er} prix dans la catégorie Nouvelle

« *L'infernale fratrie* »

par Frédéric GRESSENT (Prades-le-Lez)

En ouvrant le testament de Jean, son ami Théophile, pas plus que ses légataires, ne s'attendait à cela. Outre la traditionnelle répartition d'une partie de sa modeste fortune au profit d'œuvres caritatives ou d'associations, le vieux médecin arlésien avait joint un message qui fourmillait de détails croustillants et embarrassants pour ses trois fils. Théophile, le notaire de famille, en commença la lecture.

« Mes chers enfants, cher demeurera le mot le plus approprié à vos personnes. Passés vos dix ans, vous ne fûtes que déception. Égoïstes, vulgaires, avarés, rapaces, je maintiens que vos comportements accompagnèrent votre pauvre mère vers la tombe, Dieu ait son âme. Maintenant que je l'ai rejointe, je vous imagine déjà vous frotter les mains espérant récupérer la part d'héritage que vous ne réussîtes à accaparer de mon vivant. Mais, pour palper l'oseille du vieux baltringue comme aimait à répéter François, mon aîné, avec cet humour

qui n'appartient qu'à lui, il faudra patienter encore un peu. Je m'en voudrais de vous laisser disposer aussi aisément de ce que j'ai gagné durant ces cinquante années au service de mes concitoyens, vous qui ne vivez que de magouilles, de petites escroqueries, de rapines mesquines, et d'emprunts à vos proches à échéances lointaines. N'est-ce pas Fabien ? »

À ces mots, les deux aînés se tournèrent vers leur frère avec un regard mauvais qui signifiait que ce point devrait être éclairci dès que possible. Le benjamin répliqua par un sourire narquois indiquant qu'il ne comptait en aucun cas inclure dans la répartition de l'héritage ces « dons » paternels. L'homme de loi, constatant qu'aucun échange verbal n'opposerait les frangins, reprit sa lecture.

« Pour que l'un de vous trois empoche le pactole, vous devrez réussir une petite épreuve. Oui, un seul d'entre vous, les deux perdants pourront quémander auprès du vainqueur, quoique probablement en pure perte ! Et ils devront par un autre moyen trouver les ressources nécessaires à l'entretien de leurs maîtresses, à l'assouvissement de leur passion pour le jeu, ou pour conserver leur train de vie dispendieux en matière d'hôtels de luxe, de mode ou de voyages lointains. Mon idée initiale fut de vous éprouver en récompensant le premier qui parviendrait à travailler honnêtement durant une année, ou à donner de son temps dans une association de bénévoles, ou encore à obtenir un vrai diplôme dans un domaine d'avenir – la contrebande ou les paris en ligne n'en constituant pas. Toutefois, vous demeurez mes enfants chéris, et je ne pus me résoudre à vous infliger une telle souffrance. J'ai donc opté pour une épreuve plus en adéquation avec vos qualités : tous les six mois vous reviendrez dans cette étude, et le premier qui fournira la preuve formelle qu'il a réussi à franchir la Porte des Enfers remportera la mise. Bonne chance ! »

Après quelques secondes de stupéfaction, les trois jeunes hommes retrouvèrent des vertus fraternelles pour se répandre tous ensemble sur la nullité du testament ou pour contester la santé mentale de leur défunt père. Les termes de raclure sénile, vieil escroc, mythomane décérébré, gibier d'asile ou charlatan arriéré fleurirent entre autres épithètes qui marquaient les douces relations entre générations, avant que le notaire n'y mette le holà. Il enjoignit fermement aux fils éplorés de se rasseoir et de cesser de hurler d'inutiles imprécations : le document était totalement légal, et si lui s'étonnait des conditions de versement de l'héritage, il ne pouvait que se soumettre à la volonté du testateur. Et, si eux désiraient faire main basse sur le magot, les trois garnements devraient se plier également aux termes limpides de Jean. « Comment ? s'écria Florent, qu'y a-t-il de clair dans ce ramassis d'absurdités ? Passer la Porte des Enfers ! Pourquoi ne pas voler la clef du Paradis ou ramener un loup-garou en laisse ?

- Pour une fois, je suis d'accord avec mon frère, reprit François. Enfin, Maître, reconnaissez que nous ne saurions tolérer cette épreuve impossible !

- Messieurs, j'ai eu l'honneur de bien connaître et de jouir de l'amitié de votre père. Lorsqu'il a rédigé cette lettre, il possédait toutes ses facultés mentales. Et Jean n'était pas homme à galéjer vainement : s'il choisit de vous astreindre à cet exercice, soyez certain qu'il a prévu une solution. À vous de la découvrir, et de m'en apporter la preuve. Le 10 des mois de juin et décembre, à neuf heures du matin, je recevrai ceux d'entre vous qui proposeraient ladite preuve.

- Allons, Maître, murmura Florent avec un sourire de connivence, passons outre ces élucubrations. Partagez en trois la galette, et restons bons camarades. D'ailleurs, peut-être qu'une petite commission, tout à fait méritée, de 5... disons 3 % serait un dédommagement pour vos efforts ?

- Florent, je ne croyais pas toujours ton père lorsqu'il me parlait de vous, mais je dois avouer qu'il demeurerait raisonnable dans son jugement. En mémoire de mon ami, j'oublierai cette proposition scandaleuse. Si vous ne voyez pas d'autres points à soulever, je vous autorise tous trois à débarrasser mon bureau de votre présence.

- Une dernière question, Maître, intervint Fabien, qui jusque-là s'abîmait dans un mutisme songeur. Il me suffit de vous amener la preuve que j'ai traversé cette Porte des Enfers d'ici six mois ? Et vous en serez seul juge ?

- Oui. Au revoir, messieurs ».

Tandis que les enfants de Jean se levaient pour sortir, les deux aînés s'empressèrent auprès du benjamin, comprenant que celui-ci possédait peut-être une réponse à apporter à l'énigme paternelle. Fabien riposta sans aménité qu'ils devraient plutôt travailler leurs talents de bonimenteurs et de minables escrocs, car bientôt lui se retirerait aux Antilles. Dans la rue, François proposa à Florent de s'associer, pourcentages respectifs à déterminer ultérieurement, pour filer leur frère et lui faucher la solution sous le nez. Au besoin en le molestant un peu, l'épaisseur des liasses justifiant amplement un petit accroc dans leurs cordiales relations familiales. Florent repoussa l'offre généreuse, craignant à juste titre une entourloupe et estimant préférable d'espionner Fabien pour son propre compte.

Au terme des six premiers mois, les trois frangins se retrouvèrent à l'étude. Aucun ne présenta de preuve, mais tous vérifièrent que les concurrents n'avaient pas mieux réussi. Durant cette demi-année, François et Florent – chacun épaulé par des connaissances au pedigree douteux – surveillèrent les faits et gestes de Fabien jour et nuit. Celui-ci, prévoyant la réaction de ses frères et démasquant aisément les filatures, trimballa ses suiveurs en Arles et en Camargue sans ja-

mais rien entreprendre en lien avec la clause mystérieuse du testament.

Passé le premier rendez-vous chez le notaire, les aînés décidèrent que le benjamin bluffait et qu'il n'avait pas plus qu'eux la moindre idée pour résoudre la singulière énigme. Ils levèrent la surveillance, ce dont Fabien s'aperçut immédiatement. Et tous trois s'attelèrent enfin à la tâche assignée par le défunt.

Six mois de plus s'écoulèrent, et la fratrie au grand complet se retrouva une nouvelle fois en l'étude arlésienne. Et cette fois-ci, chacun d'entre eux apportait un témoignage de son succès. Les querelles débutèrent incontinent pour savoir qui aurait la préséance, vu que seul le premier à réussir emporterait le jackpot. Alors que les esprits s'échauffaient nettement entre l'aîné et le cadet – Fabien demeurant de marbre –, et que les gifles semblaient imminentes, Théophile surmonta le tumulte en menaçant de faire appel aux pandores. Les activités familiales favorisaient une certaine antipathie vis-à-vis de la maréchassée, et tout le monde recouvra une attitude apaisée. L'officier public exposa donc qu'il entendrait les frères par ordre de naissance, leur rappelant qu'il devait encore agréer la démonstration avant que l'un d'entre eux ne reparte fortuné.

François, ravi, adopta l'idée sans réserve. Florent rugit à l'injustice, émettant des doutes en termes peu flatteurs sur l'impartialité du juge. Fabien lui intima sereinement de fermer sa grande gueule, et qu'il convenait de commencer au plus tôt vu que l'abyssale balourdise de ses frères mènerait à des propositions vite rejetées. Le notaire remercia Fabien de sa délicate intervention, et suggéra à François de dévoiler le résultat de ses recherches.

« Messieurs, pérora-t-il, j'ai réussi à passer la Porte des Enfers un nombre incalculable de fois, et pour vous en apporter la preuve, je vais rééditer le geste ici même, devant vous ! »

S'emparant d'une sacoche qu'il avait amenée, le jeune homme y puisa un livre épais qu'il déposa à terre. Puis, avec un regard de défi à l'assemblée, il effectua un pas par-dessus le bouquin. Devant l'incompréhension clairement visible sur les visages, il enjamba de nouveau le volume, et d'un geste triomphant désigna du doigt la couverture, sur laquelle tous purent déchiffrer le titre : La Porte des Enfers. Après un instant de flottement incrédule, Florent s'esclaffa bruyamment, tandis que Fabien se contentait d'un petit rictus moqueur. Sentant venir un début de migraine, et prévoyant que la matinée s'écoulerait lentement, Théophile expliqua qu'à son humble avis il semblait peu vraisemblable que ceci constituât en rien la réponse imaginée par Jean.

François fulmina et déclara que Florent avait finalement peut-être bien raison de douter de l'impartialité du juge. Leur regretté père les avait toujours poussés à se cultiver, et selon lui il avait concocté cette épreuve pour qu'ils ouvrent enfin leur premier roman. Le notaire rétorqua qu'il n'avait pas même eu l'idée de lire l'ouvrage, ce qui eut été un tantinet plus convaincant. De surcroît, François était passé au-dessus de la porte des enfers, et non par la porte. Drapé dans sa fierté outragée, l'aîné se rassit en maugréant que de toute façon les deux idiots qu'il traînait comme des boulets depuis leur naissance ne sauraient trouver mieux, et qu'à la fin le magot emplirait ses poches.

Florent se leva à son tour, sortit dans le couloir et en rapporta une immense peinture à l'huile, un triptyque qu'il dévoila à l'assemblée. Il expliqua :

« Ce tableau s'intitule Le Jardin des Délices et fut exécuté par Jérôme Bosch. Le troisième volet, celui de droite, représente les Enfers. Je

vais donc maintenant vous apporter la preuve irréfutable que j'ai franchi la Porte des Enfers. »

D'un grand coup de talon il déchira la toile de haut en bas. Puis, il mit la tête et les épaules dans l'ouverture, et terminant de déchiqeter le panneau des Enfers traversa complètement la peinture. Il se fendit ensuite d'une légère révérence à son public, avec l'air épanoui que procure la satisfaction de l'ouvrage bien accompli.

Les ricanements dédaigneux de François ponctuèrent ce spectacle, tandis que Fabien se rencognait dans son fauteuil en affichant un profond sentiment de désespoir. Le notaire se pinça l'arête du nez et réclama une double aspirine à sa secrétaire. Avec patience, il expliqua au cadet que vandaliser ainsi une œuvre ne lui permettrait pas de l'emporter, d'autant que le véritable tableau était toujours exposé au Prado et que cette exécrable copie ne pouvait – avec toute la bonne volonté du monde – figurer la Porte des Enfers. Alors que Florent entamait un concert de virulentes protestations, il l'arrêta d'un geste las de la main. Il les informa qu'afin de ne pas avoir à revivre cela dans six mois, il accorderait la cagnotte à la moins ridicule des trois solutions. Dès que Fabien aurait proposé la sienne.

Celui-ci se leva en tirant de sa poche un rouleau entouré d'un ruban carmin, qu'il déposa sans un mot sur le bureau. Théophile le prit, délia la boucle, et déroula le parchemin qu'il nota, admiratif, être constitué de véritable vélin. Sur la peau était joliment calligraphié à l'aide d'une encre rouge presque noire un texte qu'il lut à haute voix : « Moi, Belzébuth, seigneur des mouches et de tout ce qui vole, prince des nuées ténébreuses, dévoreurs de vies, certifie que Fabien, fils de Jean, a consenti librement à déposer son âme sous ma garde aux Enfers, et que son sang dans lequel trempa ma plume coula afin de sceller ce serment. Pour signer ce pacte, Fabien, fils de Jean, a franchi la

Porte de mon Royaume dans un sens, puis dans l'autre pour regagner le monde des hommes jusqu'à son trépas.

Entendez ceci comme l'unique vérité. Si un mortel venait à l'ignorer ou à la contester, dans l'instant il serait précipité aux Enfers pour y subir éternellement les pires tourments. »

Le notaire eut à peine le temps de finir, que les aînés se poussaient du coude au comble de l'hilarité. Les commentaires ironiques fusèrent : « Oh ! frerot, qui crois-tu abuser ? Avec un vieux papier et une encre colorée, n'importe qui devient Satan ! railla François.

- Eh ! Fabien, Lucifer est ton pote ? Tu lui glisseras un mot pour moi hein ? renchérit Florent.

- Êtes-vous donc si obtus, demanda Fabien d'une voix douceuse, que vous n'avez compris quel châtement encouraient ceux qui nie-raient mon serment ? »

Aussitôt, les deux aînés disparurent avec un « plop » sonore, ne laissant derrière eux qu'un ricanement lointain et une odeur sulfureuse.

« Et vous, Maître, reprit Florent, désirez-vous contester ma victoire ?

- Certes non ! L'héritage est vôtre » balbutia le digne homme.

2nd prix dans la catégorie Nouvelle

« *Tunnels* »

par **Jean-François AUBERT**, (Caumont-sur-Durance)

Le train venait de démarrer. En douceur, le conducteur amenait son convoi vers sa vitesse de croisière. À la fenêtre de son compartiment, assis dans le sens de la marche, Patrick regardait les maisons de sa ville natale défiler de plus en plus vite. Cette impression que le paysage se mettait en route l’amusa comme d’habitude. Pouvoir détailler les jardinets agrémentés de leur cabanon contre lesquels reposaient bûches, râtaux ou autres serfouettes, apercevoir les arrière-cours avec leur façade négligée, se délecter de la vue d’espaces intimes que l’anonymat du trafic ferroviaire offrait sans pudeur au regard... Puis avec l’accélération voir s’estomper progressivement tous ces détails foisonnants de vies qui vous échappaient et à la fin ne plus réussir à distinguer des abris de jardin qu’une présence fugitive. Être obligé alors de porter les yeux au-delà de cette proximité immédiate devenue floue pour admirer les collines environnantes que le train abordait justement au sortir de la ville au

moment même où le mécano en stabilisait la vitesse. Patrick vit avec bonheur apparaître au creux des bois les chemins qu'il pratiquait à pied ou à VTT. Tiens, sur celui-ci il était venu un jour avec une amie. Sa mémoire laissa monter une bouffée de nostalgie...

Qu'était-elle devenue ? Soudain une secousse le ramena à la réalité. Le train venait de franchir les aiguillages d'une petite gare fermée au service mais toujours nantie de ses appareils de voie. À chaque passage les voitures subissaient un bref mouvement latéral provoquant un amusant dandinement des voyageurs. Patrick ramena son regard à l'intérieur du compartiment. Le style, déjà démodé, du matériel corail lui plaisait par son volume. Il y respirait à l'aise, ne se sentait pas oppressé comme dans les TGV. Vastes fauteuils confortables, tablettes pour les passagers aux fenêtres, intimité préservée par la porte fermée et les rideaux de couloir tirés, il appréciait particulièrement l'ambiance qui se dégagait de ce modeste salon personnel. Ce jour-là, il profitait seul de cet univers et une fois le contrôleur passé il se laissa aller contre l'appui-tête. Les yeux dans le vague il regarda sans le voir vraiment le spectacle offert par la grande baie vitrée. Flottant entre rêveries et retours au présent lors des arrêts en gare, Patrick ressentit une égoïste satisfaction à ne pas être dérangé par d'éventuels usagers montés à ces occasions. Il aborda ainsi, serein, la dernière partie du parcours, celle qui l'amènerait jusqu'à la métropole côtière où il avait rendez-vous. Lorsque le train pénétra dans le premier tunnel de cet ultime tronçon, il ferma les yeux. Les lumières crues l'importunaient et il savait le souterrain suffisamment long pour pouvoir somnoler quelque peu. bercé par le roulis, il entra dans le monde de l'obscurité.

Il fut tiré de sa torpeur par une voix féminine. Encore ensommeillé, il ne prit réellement conscience de cette présence que lorsque, interloqué, il rouvrit les yeux sur la silhouette agréable et inattendue

d'une jeune femme assise en face de lui. Vêtue d'une façon soignée et surannée elle parlait doucement à un homme qui l'accompagnait. Légèrement plus âgé qu'elle, il portait lui aussi des habits désuets issus d'une génération disparue. D'où venaient-ils ? Etaient-ils entrés dans le compartiment à la faveur du tunnel ? Stupéfait, Patrick découvrit une autre étrangeté. Avec étonnement, il détailla la banquette d'un seul tenant, de couleur verte, ce vert SNCF qui régnait partout dans les trains de sa jeunesse, sur laquelle avaient pris place les visiteurs. Au-dessus des jeunes gens, indifférents à sa propre présence, Patrick voyait un modeste filet à bagages surmonté d'un treillis métallique plus conséquent et qui accueillait un sac à main pour le premier et une petite valise noire pour le second. Sous ces supports archaïques, deux photos en noir et blanc représentaient des paysages d'hiver dignes d'un conte de Noël. Entre elles, un miroir reflétait un décor identique dans le dos de Patrick. Incrédule, il tâta son siège individuel. Il en éprouva aussitôt le moelleux du confort moderne et en demeura encore plus perplexe. Malgré son trouble, il perçut plus clairement les propos étouffés de la jeune femme. Ils révélaient une détresse presque palpable qui lui serra le cœur. Il entendit parler d'Allemands, de fuite, de bateau pour l'étranger. Il crut comprendre que cette passagère abandonnait tout ce qu'elle connaissait, tout ce qu'elle aimait, tout son monde... À ses côtés, l'homme tentait de la rassurer, lui murmurait que tout irait bien, qu'il les rejoindrait dès qu'il le pourrait... Puis tous deux évoquèrent la grande maison qu'ils avaient quittée, le parc autour, les écuries d'où les chevaux réquisitionnés avaient disparu, leurs amis disséminés en zone libre ou à l'étranger pour ceux qui avaient eu la chance de partir... Après un silence empreint d'émotion, il fut question d'un paquet. Un paquet caché au pied d'un calvaire. Le calvaire des trois chemins parvint-il à entendre. Elle expliquait à son compagnon comment elle avait, de

nuît, réussi à gagner les trois chemins. Comment elle avait creusé, elle qui ne connaissait d'autre terre que celle de ses jardinières, de ses propres mains nues le sol gelé. Comment elle avait enfoui le coffret soustrait à la surveillance des Allemands jusque sous le socle du calvaire. Comment elle avait prié au pied de cette croix de granit pour que tout cela finisse, que tout redevienne comme avant... Elle appuya son visage en larme contre l'épaule de cet homme désemparé impuissant à la consoler. Patrick ressentait la même gêne. Il détourna le regard, jetant un coup d'œil à l'extérieur. Il prenait conscience que la baie d'un seul tenant avait laissé la place à une fenêtre dotée d'une manivelle en autorisant l'ouverture lorsqu'un bruit épouvantable retentit. Au même instant, le train entra dans le second tunnel du parcours. Le cœur battant à tout rompre il ferma les yeux s'attendant à ressentir le choc à l'origine de ce son effroyable. Il entendit des cris au loin, des hurlements encore plus lointains, puis... plus rien. Plus rien d'autre que le chant régulier des roues sur les rails, accompagné du léger tangage qui le berçait d'ordinaire. Ce second tunnel, plus court que le précédent, le ramena au grand jour dans un compartiment où il se trouva de nouveau seul. En face de lui les opulents fauteuils de première classe étaient libres. Il bondit sur ses pieds et fonça dans le couloir. Mais personne ne s'y trouvait. Il parcourut toute la voiture, regarda partout au risque de paraître inconvenant ; aucune trace des deux inconnus. Il regagna sa place et tenta de se calmer. Le train arrivait d'ailleurs dans la ville côtière et bientôt atteindrait son terminus. En descendant sur le quai, Patrick inspira un grand bol d'air marin. Il en fut un peu rasséréiné. Néanmoins, le souvenir de ce rêve éveillé le troublait. Il consulta la grande horloge. Il disposait d'une bonne heure et demie avant son rendez-vous, à deux pas de la gare. Celle-ci venait de subir une rénovation imposante. Seule la somptueuse marquise et les grands escaliers avaient été épargnés assurant par leur

préservation l'identité historique du vénérable bâtiment. Tout le reste avait été revu et corrigé. Patrick opta pour une visite de ces nouveautés. Cela lui changerait les idées et dissiperait peut-être son malaise. Au milieu de la nouvelle halle édifiée à la gloire des marchands du temple un espace culturel, caution intellectuelle de cet environnement mercantile, proposait une exposition de photographies sur les trains de la dernière guerre. Presque malgré lui, Patrick se dirigea vers elle. Parmi les scènes représentant des convois, des quais encombrés de soldats, des salles d'attente débordant de réfugiés, des trains de la honte entraînant des malheureux pour un aller sans retour, Patrick tomba en arrêt sur celles illustrant un déraillement survenu voilà bien des années sur la ligne qu'il venait d'emprunter. À l'entrée d'un tunnel on voyait un enchevêtrement de voitures déchirées, de rails tordus, de ballast éparpillé... Incrédule, il lut la légende de ces sinistres vues. Ce convoi en provenance du nord du pays avait quitté la voie en abordant le souterrain. Les véhicules remorqués, entraînés par leur masse, s'étaient écrasés les uns sur les autres contre les montants de l'ouvrage d'art, emportant avec eux la voie et son pierrier. Cette vision apocalyptique s'accompagnait d'un chapelet tragique formé par les portraits d'identité des victimes. Sur l'un d'eux Patrick, abasourdi, reconnut, souriante, la jeune femme éplorée qui lui avait fait face entre les deux tunnels. Pris de vertiges, il s'effondra sur un siège à côté du petit bureau où résidait, inquiet, le responsable de l'exposition. Une fois ressaisi il demanda à ce dernier s'il pouvait lui fournir le nom des accidentés. Prétextant d'une ressemblance inouïe entre l'une des disparues et quelqu'un de ses connaissances, il finit par obtenir du préposé une adresse, un nom, un numéro de téléphone. Patrick empocha le précieux papier puis se rendit à son rendez-vous. Cette formalité terre à terre lui changea les idées, estompant son angoisse. Il reprit le train qui le ramenait chez lui, refaisant le parcours

en sens inverse. Parcours qu'il effectua debout dans le couloir de bout en bout. Il était hors de question de somnoler à nouveau dans une indolence tranquille bercée par le roulis. Il parvint à son domicile en début d'après-midi. Que faire de ce numéro de téléphone qui lui brûlait les doigts ? Il hésita, cherchant désespérément ce qu'il pourrait bien dire à celui ou celle qui répondrait. Il imagina mille récits, autant de réponses, sans trouver parmi tous ces scénarii le message qui lui paraissait convenir à la situation. Finalement, n'arrivant pas à déterminer quelle version surpassait les autres, il se décida à composer le numéro et à se laisser guider par le hasard. On verrait bien ! Quand à l'autre bout on décrocha, à peine le « allô ? » formulé, il se présenta nerveusement et s'embrouilla dans une demande de renseignements sur le déraillement rapport à une étude qu'il menait sur ce sujet. La femme lui répondit d'une voix émue qu'elle lui dirait tout ce qu'elle savait de cette histoire ancienne. Mais Patrick ne portait qu'une attention distraite au contenu de ces paroles : la voix qu'il entendait le ramenait, bouleversé, dans le train du matin. La même intonation, le même timbre, la même douceur que celle de l'inconnue. Il en resta interdit et finit par revenir au présent à cause des « allô, allô ? » insistants qu'il entendait au bout du fil. La conversation fut longue. Celle qui avait décroché était la petite fille de la mystérieuse apparition du train. Cette dernière lors de l'accident rejoignait sa propre fille dans la ville portuaire où ensemble elles devaient s'embarquer pour l'Amérique. Son frère l'accompagnait. Il était allé la chercher après avoir préparé son exode. Tous deux n'étaient jamais ressortis de ce maudit tunnel. La fille de la victime, mère de l'interlocutrice de Patrick, avait été recueillie momentanément par une famille locale. Elle n'avait jamais vu les Etats-Unis. Elle n'avait pu regagner le domaine abandonné par la jeune femme du train et lui revenant que longtemps plus tard. Cet héritage sa petite fille y vivait seule, à présent.

Dès lors, ils entamèrent une correspondance amicale. Peu à peu, elle en vint à se confier à lui, lui révélant que ses nuits étaient souvent troublées par un rêve étrange et angoissant. L'image muette de sa grand-mère inconnue semblait sur le point de lui dévoiler un secret. Puis le visage se désagrégeait avec une expression de désespoir absolu. Elle s'éveillait alors désemparée et ne parvenait pas à retrouver sa sérénité de toute la journée. Elle cherchait alors l'oubli au cours de longues promenades. C'est ainsi qu'ils en vinrent à évoquer leurs goûts communs pour la marche, la nature, les bonheurs simples... Un matin d'été une de ces missives apporta à Patrick le récit d'une de ces balades en forêt qu'affectionnait tout particulièrement sa correspondante. Le tracé rayonnait autour d'un calvaire : le calvaire dit des trois chemins.

Patrick comprit alors qu'ils s'étaient suffisamment rapprochés pour qu'il puisse témoigner de ce qu'il avait vu dans le train.

1^{er} prix
dans la catégorie Poésie

« *Les âmes dansantes* »

par **Michèle CASTELLA**
(La Grande-Motte)

Par malheur, cachée dans l'épaisse forêt,
Une maison hantée
Laissée en héritage
Par un aïeul volage
Accueillait des générations d'enfants turbulents
Et impatients.
Par malheur, en haut de l'escalier
Une porte close cachait un secret.
Chut ! écoutez !
Les enfants curieux
Entendaient des bruits mystérieux.
Ils ignoraient que dans la pièce hantée,
Un diable régnait
Sur les vieilles âmes inanimées qu'il invitait à danser.
Elles tournaient en rond,
Et ron et ron petit patapon.
Par malheur, il ne leur restait que des poussières de mémoire
Coulant à travers une passoire.
Elles oubliaient les pas,
Ah, ah, ha !
Les âmes dansantes étaient maudites.
En ce lieu insolite,
Elles effeuillaient des marguerites,
Envoyaient des messages
A travers les nuages.
Par malheur, elles étaient cachées, enfermées,
Dans ce vieux grenier empoussiéré
Plein de graines de folie,
De rêves jamais réalisés, de mots jamais dits.
Les âmes sont comme le vent, invisibles, légères,
Tralalère.
Par malheur elles voulaient s'échapper
Mais par bonheur la porte était fermée
A clé.

2nd prix
dans la catégorie Poésie

« *La mémoire effilochée* »

par **Micheline NOEL**
(St-Laurent d'Aigouze)

Sa première alerte datait de ce printemps,
Lorsqu'il se promenait dans la verte campagne,
Le long d'un grand pré épanoui de fleurs des champs,
Au bras de sa fidèle, si gentille compagne,

Il lui avait présenté une marguerite,
L'identifiant à un petit coquelicot,
Dans un mariage à l'union plutôt insolite,
Mêlant la reine blanche et le rouge pavot,

Chaque jour lui apportait un nouveau message,
L'insupportable oubli d'un morceau de sa vie,
L'impression de n'avoir personne en héritage,
Un départ à l'aube ou au milieu de la nuit,

Il ne connaissait plus de sa maison la porte,
Egaré dans un monde peuplé d'inconnus,
Sans le moindre souvenir qui le reconforte,
Même son fidèle chien au regard ému,

Peu à peu un voile recouvrait sa mémoire,
Privant cet homme d'évocations du passé,
Obligé de sortir une vieille écritoire,
Pour y noter son nom, ses liens de parenté,

Son cœur souffrait de son esprit en défaillance,
Maladie bien connue de sa génération,
Sans aucun repère dans sa pauvre existence,
Malgré plein de bisous, de tendres attentions.

« Coup de chapeau »

« *Souvenir d'une porte* »

par Maëva CANAVAGGIA, 13 ans
(Beaucaire)

Je me souviens de cette porte,
Ma mémoire, toujours aussi forte,
Ne l'auras aucunement effacée.
Certains souvenirs partent, celui-la est resté.

Elle est un vestige, un message.
Que dis-je ? Un héritage.
Aussi belle qu'au premier jour,
J'espère qu'elle sera là pour toujours.

Elle se trouve dans une petite forêt.
Entre deux arbres elle est calée,
Combien de temps va-t-elle rester,
Avant que les mauvaises herbes ne l'ai attaquée?

Elle tient debout depuis tout ce temps,
Je l'offre à la génération des enfants,
Eux seuls savent qu'à l'intérieur un livre est caché,
Un livre rempli d'image et d'histoire de tous les âges.

« Coup de chapeau »

« *La vie* »

par **Lola CANAVAGGIA**, 11 ans
(Beaucaire)

La vie c'est comme une génération,

Les parents donnent leurs mémoires

Et quand les enfants seront devenus grands

Eux aussi ils raconteront ce message

Quand la porte du bonheur s'ouvrira

La vie, en héritage fera pénétrer toute la paix

Les gens seront heureux et n'auront plus à transmettre ce message,

Car la vie elle-même la mettra dans la tête de tous les hommes.

« Coup de chapeau »

« *L'horloge temporelle* »

par Noémie PARIENTE, 14 ans

(Aigues-Mortes)

Regardons le temps qui passe et qui porte les larmes d'antan.
Quel héritage va-t-on laisser ?
À une terre dévastée
Quelle était la porte d'espoir que j'avais cru voir
Se serait-elle envolée lorsque j'ai voulu y rêver.
Plus rien, le néant, le chaos et la malédiction vont encore rester.

Mon message de paix n'est plus un devoir
Mais l'obligation soudaine de le diffuser à ces pantins de la société
Qui ne cessent de faire régner des paroles de papier.
Laissez errer les générations vagabondes
Telles des âmes perdues dans un chemin sans quête.

Ma mémoire se remplit de connaissances du passé
Mais où est le présent, il a été englouti sur cette terre nauséabonde.
Je vis à contretemps pour me sentir porté par le temps de la vie.

Et de temps en temps, je me laisse remplir de mélancolie
Et je relis et vois furtivement de la poésie
Et je ferme les yeux
Et celle-ci disparaît au bonheur du rêve et de la liberté.

Mais lorsque l'horloge du temps résonne
Je dois laisser ma jeunesse au profit d'un travail écrit
Le destin ne s'amplifie pas, il se cache sous les nuages de ma triste vie.
Et pleure mon âme d'enfant encore et encore
Mais elle ne reviendra que lorsque le temps viendra au bonheur.

Pourrait-on dire poète livide
Mais je ne crois pas, je suis juste lucide.

75 personnes, originaires de différentes régions de France et de tous âges, ont participé à cette 8ème édition de Concours de Nouvelles et de Poésies.

L'équipe organisatrice tient à remercier l'ensemble des participants et tout particulièrement les lauréats de cette édition.

Elle remercie également chaleureusement les membres du jury et sa présidente, l'auteure Christine Cabantous.

Ainsi que le conteur M. Éric Derrien, qui a ré-interprété, les textes des lauréats lors de la cérémonie de remise des prix organisée vendredi 2 juin au Grau du Roi.

Les textes ont été fidèlement retranscrits tels qu'ils nous ont été confiés par les auteurs.

